

1<sup>re</sup> ANNÉE N° 12

**LE BONNET DE NUIT**

JOURNAL ILLUSTRÉ  
Humoristico-Comique  
PARAISANT LE SAMEDI

Prix du Numéro :

15 CENT.

Un an . . . . . 10 fr.  
Six mois . . . . . 5 fr.

BUREAU

Rue Saint-Côme, 2

LYON

VENTE EN GROS

MESSAGERIES DE LA PRESSE

Rue Confort, 12.



9 SEPTBRE 1876

**LE BONNET DE NUIT**

JOURNAL ILLUSTRÉ  
Humoristico-Comique  
PARAISANT LE SAMEDI

Prix du Numéro :

15 CENT.

Un an . . . . . 10 fr.  
Six mois . . . . . 5 fr.

BUREAU

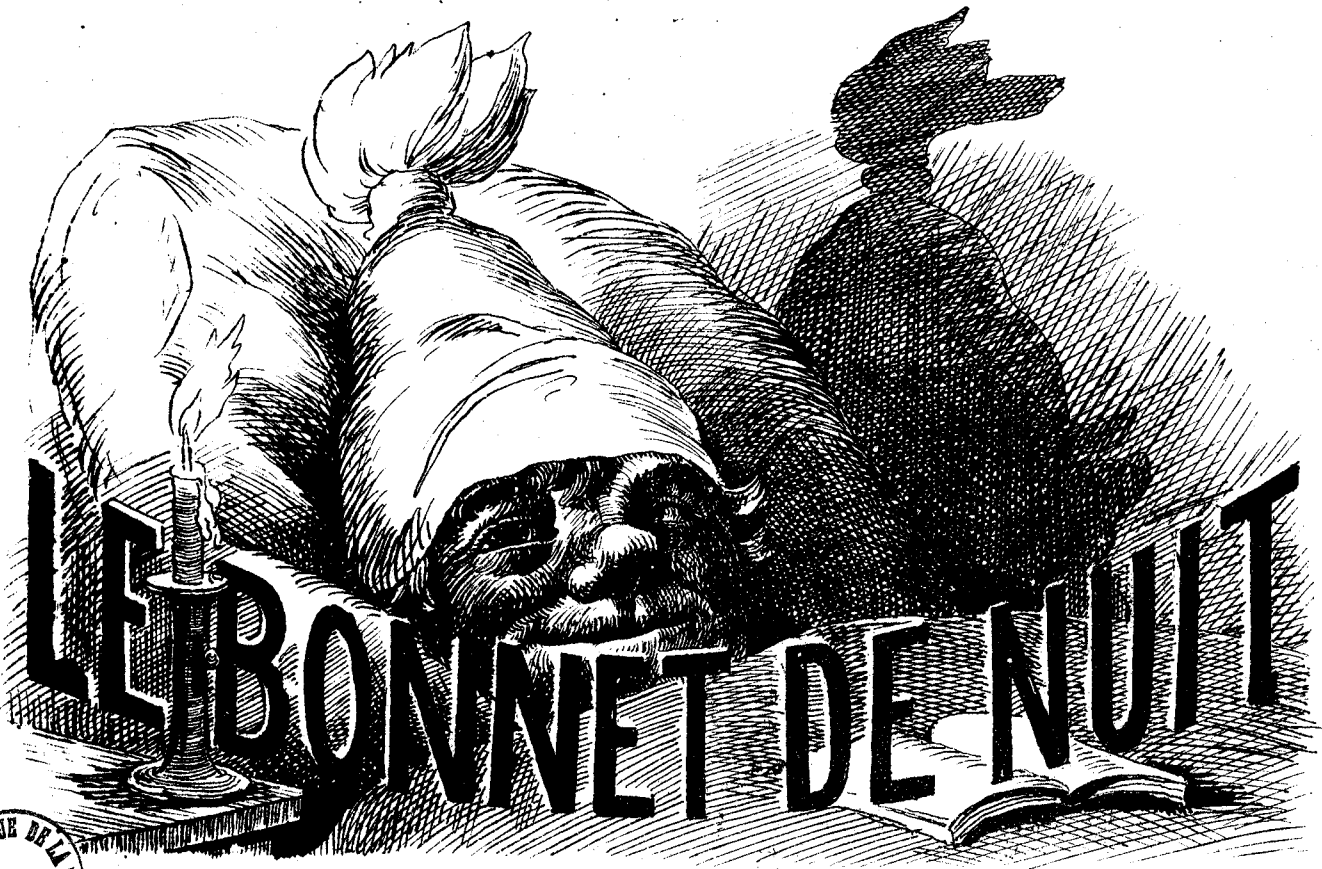
Rue Saint-Côme, 2

LYON

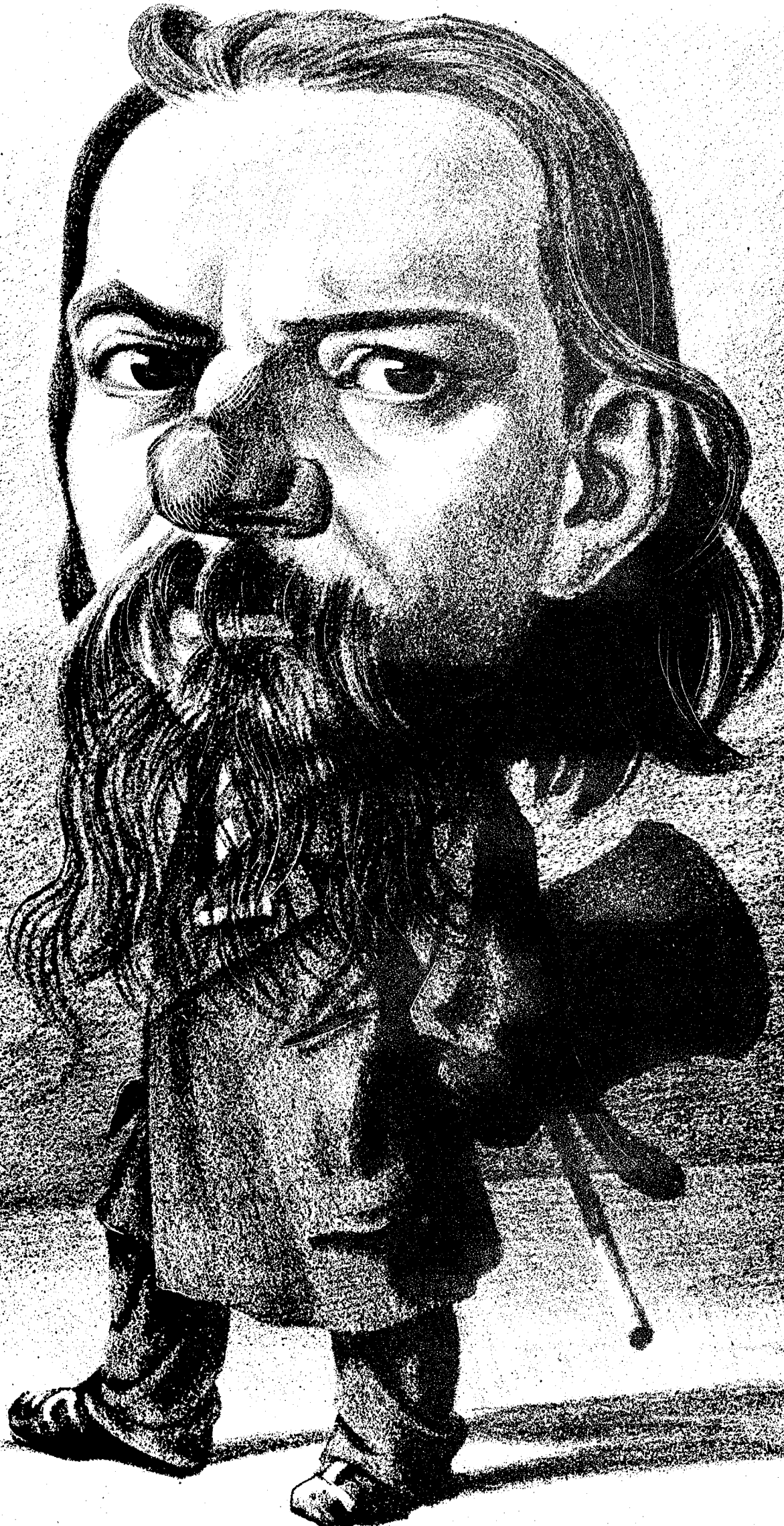
VENTE EN GROS

MESSAGERIES DE LA PRESSE

Rue Confort, 12.



M<sup>r</sup> ISIDORE VOLAND, PROFESSEUR D'ÉCRIME AU CONSERVATOIRE PAR LABÉ



Labé

## M. I. VOLAND

Le dimanche, à midi, à Bellecour, vous pouvez voir Isidore Voland traverser quatre fois la promenade, ni plus ni moins, armé de sa canne et de ses cheveux taillés en lames de Tolède.

Entendu dimanche le dialogue suivant :

Ah ! voici Voland. Croyez-vous qu'il rêve au beau temps en mordillant ainsi sa moustache ? Pas le moins du monde, car il ne va à la campagne que lorsqu'il pleut. Eh bien, il pense, j'en suis sûr, aux assauts de ses chers élèves.

— Tiens, il louche.

— Ah ! oui, c'est qu'il aperçoit un de ses anciens élèves qu'il n'a pas revu depuis la guerre ; aussi répète-t-il souvent : un tel, un tel, etc. En voilà qui possédaient de l'étoffe ! Quels tireurs ils auraient faits ! Mais les brasseries..... et leurs accessoires !...

— On dit qu'il a quelques élèves dangereux ?

— Des masses ? dites donc !

— Non, je veux dire chatouilleux ?

— Mon bon, vous saurez que lorsqu'on a l'honneur d'appartenir à la salle Voland, on est modeste, très-modeste, mais..... qui s'y frotte, s'y pique.

— Merci.....

Un conseil en passant aux futurs artistes, élèves du Conservatoire : suivez avec assiduité les leçons du père Voland, apprenez à tenir une épée et surtout à saluer de l'épée. Hélas ! la majeure partie des artistes appelés à remplir des rôles de gentilshommes, pages, hommes de guerre, etc., sont de véritables ignorants en tout ce qui concerne l'épée.

## CAUSERIE

Lyon, 4 septembre 76.

Depuis ma dernière chronique il s'est passé un fait remarquable, la réouverture du Grand-Théâtre ; pour lui trouver un équivalent, il faut remonter jusqu'à Raphaël Félix, l'illustre directeur dont les débuts furent cause de dragonnades dans la rue qu'on dénommait alors rue Impériale.

\*\*\*

Malheureusement pour notre journal, notre dernier tirage et celui-ci ont été disposés de telle sorte, que tous nos confrères ont pu narrer avant nous l'accueil chaleureux fait à la troupe de M. Senterre, et s'étendre à ce propos sur le plus ou moins de mérite de l'illustre impresario qui, de la 1<sup>re</sup> scène de Liège, a passé à la 1<sup>re</sup> scène de Lyon.

Nous ne répétons donc pas les divers récits des diverses feuilles de notre ville au sujet de la mémorable soirée de vendredi. Tout le monde connaît l'évacuation des 4<sup>me</sup> et les réclamations, aussi justes que bruyantes, des dilettanti qui, ayant consacré vingt sous au plaisir d'entendre roucouler par un de ces ténors comme en découvre M. Senterre :

Qu'une belle pour quelques instants, etc.

se sont vus expulser plus ou moins poliment sous l'aimable prétexte que la galerie supérieure avait fait assez de tapage pour ses vingt sous ; nous ne parlerons pas, dis-je, de tous ces incidents qui ont émaillé la 1<sup>re</sup> représentation de cette année théâtrale, car jamais auteur dramatique n'a compris l'art d'empoigner son public comme M. Senterre, mais nous demanderons à celui qui reçoit la subvention municipale, la permission de lui donner un conseil, quoique nous n'ayons jamais reçu 260,000 fr. par an d'une ville pour nous moquer d'elle, ce conseil, le voici :

Le public est un tyran asiatique doublé d'un profond imbécile

Chacun sait ça !

C'est à la fois un satrape et un roi Midas qui ne peut et ne doit être élevé à la dignité de juge d'un homme aussi habile administrateur que grand connaisseur en fait de chant et de musique, aussi sou-

cieux de l'art et des grandes traditions que généreux lorsqu'il s'agit de leur conservation ; aussi, pourquoi M. Senterre fait-il faire des débuts ? Est-il un abus plus criant qu'un public imbécile venant donner en plein théâtre le démenti le plus catégorique à l'homme qui s'est sacrifié pour élever notre scène lyonnaise à la hauteur de celle de Pézénas ? Non, M. le directeur, ayez le courage de vaincre votre modestie ! Si vous n'êtes pas infallible tout à fait, qui donc peut se mesurer avec vous lorsqu'il s'agit de mise en scène, d'art dramatique et de toutes ces connaissances que vous possédez à un si haut degré ? Pénétrez-vous bien de cette vérité : c'est que l'homme le plus apte à juger votre troupe c'est vous-même, qui l'avez choisie, triée sur le volet, engagée et organisée ; et au lieu de prendre des demi-mesures, de

garnir une partie de la salle de gens destinés à tout admirer, et que l'on nomme claqueurs, installez-vous bravement au premier rang des fauteuils, et, quand M. le commissaire de police vous aura demandé à haute et intelligible voix devant le reste des banquettes complètement dégarnies (il est bien entendu que vous deux seuls aurez eu le droit d'entrée) : « Le public est appelé à se prononcer sur l'admission de M. X. ou de M<sup>me</sup> Y ? » ayez le courage de vos opinions, joignez avec force et élégance vos deux mains dégantées, et après un bravo unanime, l'admission de vos artistes sera prononcée.

\*\*\*

Mais, me répondez-vous, M. le commissaire est un homme on ne peut plus attaché aux devoirs de



## LA VIE A PARIS

ou

DERAILLÉS ET DÉCLASSÉS

Par Alexis ROUSSET.

(Suite.)

### LE RECIT

L'impression du poème d'Engler était terminée. Il avait mis au jour un charmant volume, écrit en vers gracieux, bien imprimé, sur papier de choix. Mais, hélas ! déjà la mode n'était plus aux vers.

Il fallait trouver un éditeur qui voulût bien se charger de vendre cette œuvre, et pour cela revenir à Paris. Il y connaissait un libraire qui lui avait donné quelques marques d'intérêt : il quitta Tours et revint à Paris avec une vive émotion dont son amour était la cause, on l'a deviné.

Sa première visite fut pour la rue de Varennes. D'une rue transversale, en se mettant à l'angle, on apercevait fort bien les fenêtres du comte de Tolly, et même on pouvait y reconnaître facilement une personne placée près d'une croisée.

Engler, sans consulter sa raison, courut à cette place, et bientôt il aperçut les blonds cheveux de Laurette. Un voile de tristesse enveloppait ses traits, et ses yeux semblaient en se levant chercher machinalement quelque chose dans la maison en face.

Engler, ravi, ne voulut cependant pas se laisser voir. Il s'éloigna plus amoureux que jamais, et le lendemain il frappait à la porte du marquis.

Une jeune fille vint lui ouvrir.

— Monsieur le marquis d'Algue ?

— Il y est ; veuillez entrer, monsieur.

Engler, tout étonné, fut introduit au salon. Laissé seul un instant, il remarqua sur un fauteuil des vêtements de femme, d'une certaine élégance, et il ne savait que penser. Enfin, le marquis parut.

Les jeunes gens s'embrassèrent cordialement ; mais le marquis se taisait, et paraissait profondément préoccupé.

— Qu'avez-vous, mon ami ? dit Engler. Que signifie cette jeune fille qui m'a ouvert et ces vêtements de femme que je vois là ?

— Cela vous annonce, mon cher ami, les choses les plus ravissantes et en même temps les plus douloureuses..... Vous avez toute mon affection, je ne saurais avoir rien de caché pour vous ; d'ailleurs, j'ai besoin de m'épancher ; mon secret déborde. Vous allez connaître mon bonheur et mon crime : ce sera une première expiation.

Les jeunes gens s'assirent et Jules commença son récit.

— Comme je vous l'ai écrit de province, je me suis rendu à la noce d'un cousin, qui en outre avait été mon camarade de collège à Lyon, où j'ai fait mes études. J'y trouvai une nombreuse société et, entre autres, deux dames ravissantes, venues d'un bourg

sa charge, et il ne permettra pas la mise à exécution de votre idée qui, si elle n'a d'autres qualités, aurait du moins celle de produire un succès, et l'administration ne ratifiera pas un pareil moyen qui, bien que sûr, n'en est pas moins un tant soit peu facétieux; à cela, M. le directeur, je vous répondrai en en trouvant un autre (de moyen, bien entendu).

Attendez, au moyen de ces relâches que vous savez faire naître avec tant d'à-propos, le jour où les grandes manœuvres ayant cessé, les troupes de la garnison seront rentrées dans leurs casernes, et disposez-les de façon à garder les environs du théâtre dont vous êtes le si illustre chef.

Quand toutes ces précautions auront été prises pour le dehors, garnissez la salle de claqueurs munis d'un brassard, comme les marchands de coco aux courses, de gardiens de la paix, de gendarmes et d'agents de police avec leur carte ostensiblement portée, et je vous garantis d'excellents débuts.

Une fois votre troupe admise par ce public éminemment impartial, ouvrez vos portes à toute personne possédant un gousset assez garni pour s'offrir une soirée de théâtre, et le premier qui s'avisera de trouver que tel acteur chante faux et tel autre n'a pas de voix, sera honteusement expulsé, bien heureux de n'être pas attaqué en diffamation et entraîné pour ce fait sur les bancs de la police correctionnelle.

Je crois, M. le directeur, que jamais journal de Lyon n'a fait tant pour votre bonheur et votre succès, et je suis bien sûr que vous ne doutez pas de la réussite que vous obtiendrez en vous servant de notre idée : aussi, comme toute peine mérite salaire, nous vous demanderons, pour ces fameux débuts, un billet de claqueur et un brassard ; nous serons les seuls à en rendre compte, et ce compte-rendu nous assurera un tirage fabuleux.

Il était reconnu qu'à Lyon on devait s'ennuyer le dimanche de 1 à 5 heures : il était à souhaiter qu'on fit quelque chose contre une pareille situation qui, pour être admise jusque dans ses moindres raffinements par nos voisins les Anglais, ne laisse pas que d'être assez peu agréable.

L'été, l'habitant de notre grande cité peut aller passer le jour du repos sous les frais ombrages des environs et humer l'air des champs avec accompagnement de fritures ; mais, l'hiver, que faire ? et l'été, s'il pleut, que devenir ?

L'administration du Casino s'est chargée de résoudre ce problème. Elle a organisé pour le dimanche des concerts de jour qui, au même prix que la semaine, donnent aux amateurs de délicieuses chansonnettes exécutées par une troupe charmante. Espérons que cette nouveauté aura du succès dans notre ville.

A propos de nouveautés, il s'est passé à Bellecour, dimanche dernier, un fait tendant à prouver que le neuf préoccupe assez notre population, et qu'il suffit de quelque chose d'un peu excentrique pour l'agiter profondément.

C'était au moment de la musique : la foule était énorme, comme toujours lorsque c'est un jour de fête et que le temps est beau. Tout à coup, entre deux morceaux, un immense remous a agité cette mer de têtes. Chacun se portait du côté de la Maison-Dorée : les hommes se hissaient sur la pointe de leurs bottes, les femmes montaient sur les chaises, les petits enfants criaient qu'ils voulaient voir.

Et la foule s'amassait, et des extrémités de la place accouraient des curieux.

Tous ces promeneurs, ignorant le motif de cette évolution, s'interrogeaient anxieux sur la cause du rassemblement, et quelques farceurs répondaient : C'est Senterre, en indiquant par là que le nom de notre cher directeur est destiné à tourner à la scie. Qu'était-ce en réalité ?

Tout simplement deux femmes à la mise tapageuse, et dont l'une portait une robe de skating-ring laissant voir la bottine, qui étaient descendues d'un de ces équipages que numérote la voirie, pour prendre un modeste hock au café Gauthier.

Si c'est un succès de ce genre que cherchaient ces deux dames, elles ont été servies à leur goût ; si c'est une réclame en faveur du skating-ring, elle tend à détrôner l'illustrissime Clarion, le prince du prospectus et le roi des distributeurs.

Ce soir, le calme le plus parfait au Grand-Théâtre, grâce à un simple mot reproduit sur nos murs : Relâche. O puissance de l'imprimerie ! Comme Victor Hugo avait raison de dire :

Ceci tuera cela.

R. D'HÉRICOURT.

## CHASSE PAR LABÉ



éloigné et parentes de l'épouse. L'une, dans l'état de la vie, mais belle encore ; l'autre, sa fille, Emilie, très-jeune et de la plus éclatante beauté. Dès le premier jour, je m'épris d'Emilie, et, mettant à profit les facilités des fêtes nuptiales, je lui fis la cour la plus assidue. Je déclarai mon amour, et bientôt je pus le croire partagé. Je n'avais pas négligé la mère, que mon titre de marquis avait flattée. Bref, j'étais au mieux avec ces dames.

Les fêtes de la noce finies, je leur proposai en secret de faire un voyage de plaisir à Paris. On disait bien que le choléra y était encore, mais je leur persuadai qu'il n'y faisait plus de victimes ; et Emilie se mettant avec moi contre sa mère, nous la décidâmes à faire cette folie, à l'insu d'un père et d'un époux... Hélas ! les conséquences devaient en être fatales.

Pour ne point partir ensemble et cacher notre projet, nous nous donnâmes rendez-vous à Dijon, à l'hôtel d'Angleterre, et nous y étant rejoints, nous partîmes de là pour Paris. Je fis descendre ces da-

mes dans un petit hôtel que j'avais habité au Marais. Je les y inscrivis moi-même comme étant ma mère et ma sœur, et me réservai un appartement tout près d'elles.

Hélas ! dès la première nuit de notre arrivée, la mère fut atteinte par l'épidémie, trop meurtrière encore.

J'accourus aux cris d'Emilie, et fis venir sur-le-champ un médecin. Mais tous les soins furent inutiles, et le jour n'avait pas reparu qu'Emilie n'avait plus de mère.

Le malheur bien constaté, et tous les ordres donnés par moi pour l'ensevelissement, je conjurai la pauvre enfant, ma prétendue sœur, de s'arracher à cet affreux spectacle. Je la suppliai de venir recevoir les consolations de ma mère ; c'était un nouveau mensonge, un premier crime ; car vous savez que ma mère était morte.

Emilie m'aimait : elle eut confiance en moi ; elle vint ici... Vous devinez le reste. Au bout de peu de jours, Emilie était à moi, grâce à des tromperies et des mensonges incessants.

Ainsi, j'ai entraîné, j'ai séduit, j'ai arraché à son père une jeune fille qui est à peine majeure ; et, quoique adorant toujours Emilie, que j'ai présentée partout comme ma femme, et que je désire de toute mon âme épouser, je suis sans cesse en proie à la crainte et au regret.

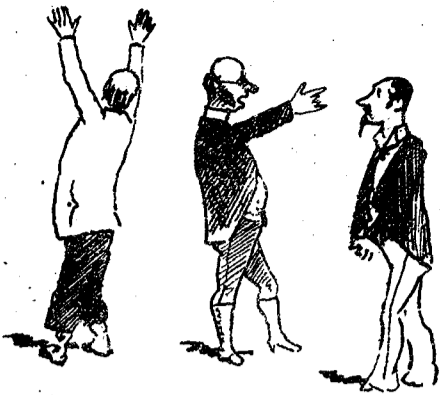
Je sais que beaucoup de jeunes gens se glorifieraient de cette intrigue menée à bonne fin ; mais je ne saurais le faire. Je n'ai pas entièrement perdu le sens moral, et l'état de nos mœurs m'excuse en vain. L'action que j'ai commise est mauvaise ; vous le penserez comme moi, j'en suis sûr.

Mais, j'entends Emilie....

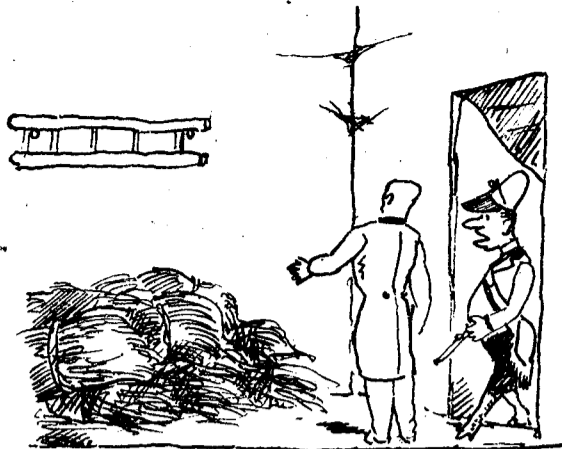
Vous allez la voir, la plaindre et m'accuser....

Du moins sa beauté servira un peu d'excuse à mes torts.... je devrais dire à mon crime.

# L'OUVERTURE AU CHÂTEAU D'ESCARBOTVILLE (SUITE & FIN) PAR RAOUL



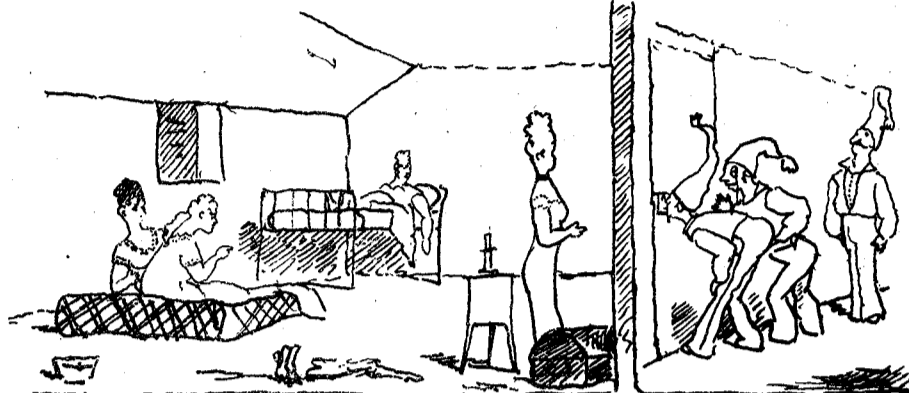
O désespoir ! on annonce officiellement à la sortie du salon que les dames seules jouiront des douceurs du matelas.



Mais que l'exiguïté du local permet cependant d'offrir à ces messieurs le petit grenier à foin.



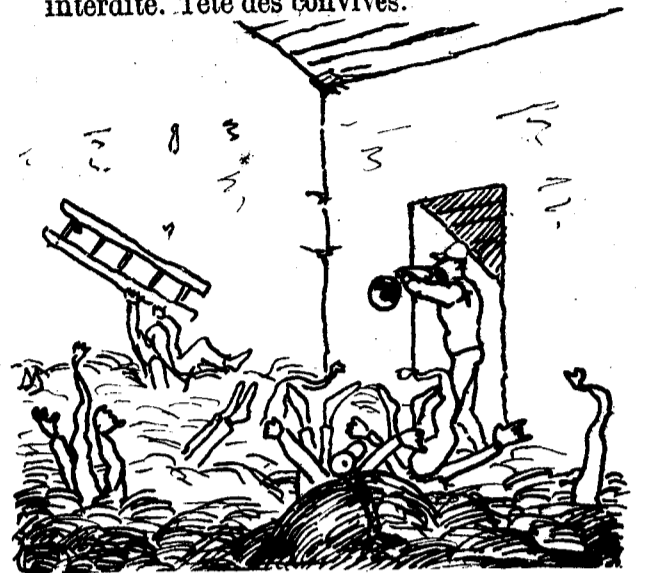
A condition, bien entendu, qu'il sera formellement défendu de fumer : sauf une lanterne de sûreté, toute lumière est interdite. Tête des convives.



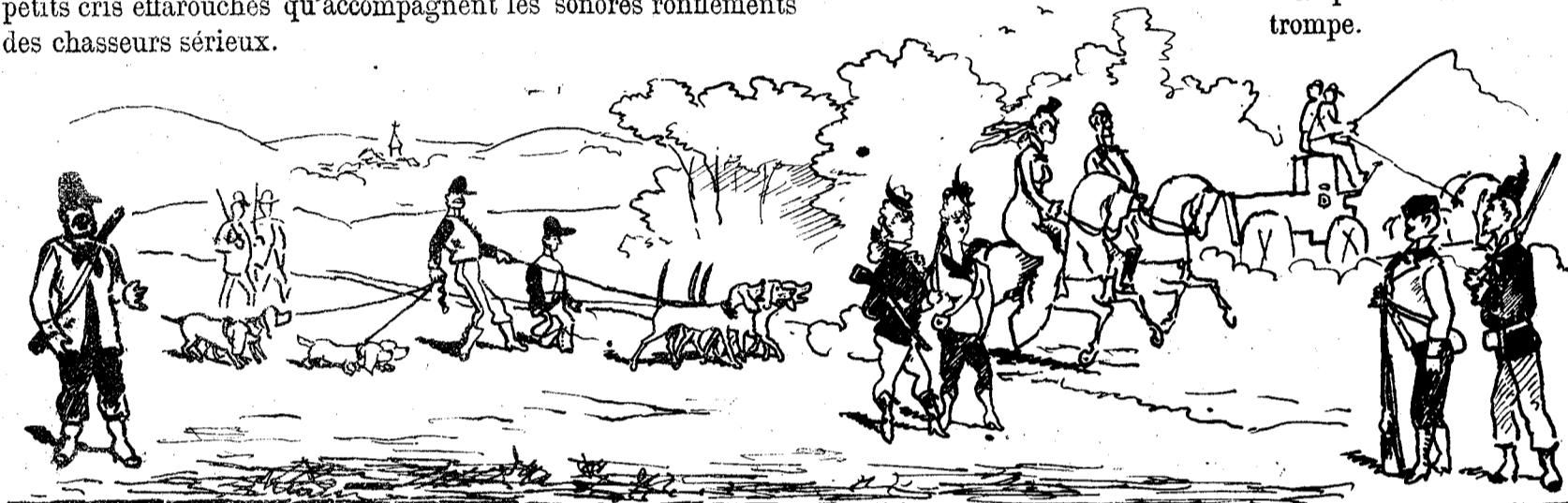
Quelques-uns s'en vont tâcher de lancer quelques regards dans les mansardes voisines : celles qui s'en aperçoivent poussent de petits cris effarouchés qu'accompagnent les sonores ronflements des chasseurs sérieux.



Pour lesquels toutes les secrètes beautés des délicieuses habitantes du château ne sont rien à côté d'une compagnie de perdrix.



A quatre heures le réveil, à grand renfort de trompe.



Le départ. Chasseurs (à pied et à cheval), voitures, chiens, tout se dirige vers la forêt.



Puis une fois sous bois, on se divise en petits groupes, et le feu commence.



Une gracieuse surprise est réservée aux invités obèses, au carrefour des Trois-Renards.



Et aux chasseurs altérés, à celui de la Croix-Verte.



Enfin, on découvre l'unique cerf de la forêt, qui, acheté jadis au cirque américain, fait, quoique boiteux, l'ornement de la contrée, en répondant ou ne répondant pas au nom de Coco : il part sans crainte, ne prévoyant pas sa destinée.



Les chiens du château, qui voient en lui une vieille connaissance, le suivent à 50 pas, en modelant leur allure sur la sienne.



Mais Médor (du commandant Carcasseau) brise sa laisse et s'élance à la poursuite du cerf,



Qu'il atteint et étrangle, ce qui cause une grande douleur au baron,



Les coups de fusil n'émeuvent le cerf que par les souvenirs du cirque qu'ils évoquent chez lui.



Qui fait sonner la retraite, et arrête là les massacres qui se commettaient dans la forêt d'Escarbotville; on rapporte le cadavre de Coco,



Qui, rentrant derrière le maître de la maison, produit une illusion d'optique singulière.



Un excellent déjeuner, présidé par le lauréat de la journée, M. Poudramort, fait oublier les amers regrets que la mort de cet excellent comparse de Coco avait fait naître chez les amis de la maison.



Après les liqueurs fines, quelques chasseurs du voisinage prirent congé de M. et Mme d'Escarbotville. Espérons que l'année prochaine l'ouverture sera aussi belle dans cet antique château elle était finie pour cette année